



HAL
open science

María de Zayas vue par Juan Goytisolo : “ María, c’est moi ” ? ou une intertextualité à mi-chemin entre la vie et l’oeuvre

Emmanuel Le Vagueresse

► To cite this version:

Emmanuel Le Vagueresse. María de Zayas vue par Juan Goytisolo : “ María, c’est moi ” ? ou une intertextualité à mi-chemin entre la vie et l’oeuvre. Centre interdisciplinaire de recherche sur les langues et la pensée; Gladieu, Marie-Madeleine; Trouvé, Alain. Parcours de la reconnaissance intertextuelle, 1, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.51-67, 2006, Approches interdisciplinaires de la lecture, ISSN 1771-236X, 2-915271-14-3. 10.4000/books.epure.702 . hal-02976749

HAL Id: hal-02976749

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02976749>

Submitted on 23 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike| 4.0 International License

María de Zayas vue par Juan Goytisolo : **« María, c'est moi » ?** **ou une intertextualité à mi-chemin entre la vie et l'oeuvre**

Par cette promenade que nous proposons dans le regard que nous offre un écrivain espagnol contemporain, Juan Goytisolo, sur une écrivaine espagnole du Siècle d'Or, María de Zayas, et, en appendice, sur quelques autres femmes, écrivaines ou non, évoquées au fil de la plume dans les articles de ce même écrivain, nous présentons le projet suivant : en plus de récupérer au passage un plan mal connu de la production goytisolienne, c'est-à-dire ses essais, il s'agit de réfléchir tout particulièrement sur la vision, la lecture propres que peut nous offrir un auteur sur une autre auteure, qui paraît *a priori* si éloignée de lui, un regard totalement différent de ceux que l'on a coutume de lire sur Zayas.

Ainsi, nous verrons, en prenant appui sur des exemples tirés aussi bien de ses essais que de ses fictions, que Goytisolo a plus d'un point commun avec María, et plus largement, qu'il défend toujours – dans ses autres essais et articles ou dans les personnages de femmes de ses fictions – la femme et sa sexualité, qu'il considère brimée séculièrement, en Espagne ou ailleurs. Par rapport à la question de la reconnaissance d'un parcours intertextuel, on précisera qu'il faut s'ouvrir à une vision élargie de la notion d'« intertextualité », puisqu'il s'agit ici de voir en quoi un auteur du XX^e – et du XXI^e – siècles lit, non seulement, dans une écrivaine du XVII^e, les prodromes de la modernité, quitte à choquer les lecteurs partisans d'une créatrice fort classique, mais *se lit* lui-même, trois siècles auparavant, ce qu'une lecture attentive de la prose de notre romancier et critique, par maints exemples qui ne peuvent être coïncidence, confirme absolument.

Mais l'on peut se demander alors, en revenant à Zayas et à ce que Goytisolo lit d'elle dans ses nouvelles, si ce dernier n'y cherche pas ce qu'il a déjà décidé d'y trouver, et si, en particulier, ce qui l'attire vraiment dans les *Novelas amorosas y ejemplares*, par exemple, n'est pas l'écho d'une toute autre répression sexuelle, bien connue des lecteurs de Goytisolo, à la fois différente – l'homosexualité –, mais, pourquoi pas aussi, paradigme parmi de plus vastes répressions où c'est le corps en général, de la femme, de l'homosexuel, comme du Noir ou de l'Arabe, qui est réprimé par la Doxa. On pourra se demander alors, en conclusion, si ce regard goytisolien sur l'œuvre de María de Zayas est valide ou non.

Nous affirmerons en préambule qu'une comparaison raisonnée et exhaustive avec d'autres visions de María de Zayas – d'autres critiques ou historiens de la littérature, par exemple –, qui configureraient au final une très hypothétique vue d'ensemble « objective » sur l'écrivaine, ne nous intéresse pas ici : seul est pris en compte ce qu'en dit notre auteur, écrivain parlant d'une autre écrivaine, non pas

que, pour cette raison, son regard soit plus autorisé, mais parce que c'est le lien personnel ainsi créé entre deux individualités créatrices spécifiques à travers les siècles qui nous importe.

Penchons-nous donc sur l'article où Goytisolo parle de l'art de María de Zayas et qui s'appelle « El mundo erótico de María de Zayas »⁹⁴, article séparé en deux parties, respectivement sur l'écriture et sur la thématique. Cet article est tiré du recueil *Disidencias*, ouvrage en trois parties, et il s'intègre dans une série autour d'un même thème, que Goytisolo lui-même définit comme « les notions d'érotisme et de tabou dans les écrits de plusieurs auteurs espagnols des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles »⁹⁵. Pour Juan Goytisolo, lire et faire lire, comprendre et faire comprendre María de Zayas, c'est d'abord se démarquer des lectures critiques antérieures, coupables, selon lui, de considérer les *Novelas amorosas y ejemplares* et leur suite, les *Desengaños amorosos* de Zayas, comme des reflets du réel de son époque, le XVII^e siècle.

Pour Goytisolo, ces critiques oublient ainsi un précepte universel : « [toute] œuvre littéraire [est] un discours sur des discours littéraires antérieurs »⁹⁶, et font crédit trop facilement aux protestations de « vérité » de l'écrivaine, qui aurait pris ces histoires de la vie réelle, alors qu'il s'agit d'un expédient vieux comme la littérature pour convaincre le lecteur d'« entrer dans la ronde » de ce qu'on lui propose de lire.

Goytisolo lui-même insiste à plusieurs reprises sur cette idée de métaécriture, que ce soit dans d'autres essais critiques ou dans la mise en pratique de cette vision dans ses fictions, pour ce qui concerne sa propre écriture, à partir de 1966, date de sa révolution littéraire personnelle et de son évolution vers un « nouveau roman » foisonnant, déstructuré, érudit et polysémique, c'est-à-dire à partir de la rupture que constitue son roman *Señas de identidad*⁹⁷. Comme exemples, on pourrait citer toutes ses fictions, depuis 1966 jusqu'à aujourd'hui ; on se contentera de dire que *Las virtudes del pájaro solitario*⁹⁸ sont une relecture soufie de Saint Jean de la Croix. Revenons à Zayas : Goytisolo met en relief le fait que les *Novelas* et les *Desengaños* sont une déclinaison appliquée du modèle boccacien du *Decamerone* (1353), jusque dans ses épisodes érotico-burlesques topiques, mais aussi du « roman byzantin » ou « italianisant », que cultivaient également Lope de Vega et Tirso de Molina, à la même époque.

Notre auteur développe l'idée que les nouvelles de Zayas combinent entre eux les topiques dans une structure que Victor Chklovski, le critique formaliste russe, a

⁹⁴ Juan Goytisolo, « El mundo erótico de María de Zayas », in *Cuadernos de Ruedo Ibérico*, Paris, n° 39-40, X-1972/I-1973, p. 3-27, repris dans *Disidencias*, Barcelona, Seix Barral, 1977, éd. utilisée Madrid, Taurus, 1992, p. 77-143.

⁹⁵ « las nociones de erotismo y tabú en los escritos de varios autores españoles de los siglos XV, XVI y XVII » *id.*, p. 9.

⁹⁶ « [toda] obra literaria [es] un discurso sobre discursos literarios anteriores » *id.*, p. 79-80.

⁹⁷ J. Goytisolo, *Señas de identidad*, México, Joaquín Mortiz, 1966.

⁹⁸ J. Goytisolo, *Las virtudes del pájaro solitario*, Barcelona, Seix Barral, 1988.

appelé fort justement structure d'« arguments en grilles de mots croisés »⁹⁹, où le plaisir du lecteur est d'autant plus grand que la structure de base de ces histoires, connue d'avance du lecteur, sera suivie plus scrupuleusement par l'auteur dans ses codes immuables, ici les tiraillements aporistiques de l'honneur et de l'amour, et l'incompatibilité entre amour et possession de l'être aimé, nous dit Goytisolo. Soit une batterie thématique où seule la bipolarité en question est traitée, avec la victoire de l'amour, mais aussi, nous dit Goytisolo, avec, pour l'héroïne, « [l']oblige[ment] [de] se venger conformément aux critères sociaux de ce temps-là »¹⁰⁰. Ceci dit, Goytisolo y décèle également des traces très nettes de féminisme qui, comme on le verra plus loin, intéressent au plus haut point notre auteur. Mais, pour l'heure, les héroïnes de Zayas semblent bel et bien réagir en fonction des canons de leur époque.

Rien de très moderne, alors, dira-t-on, et rien de plus éloigné non plus du « réalisme psychologique » à l'œuvre dans les romans du XIX^e siècle, que certains critiques ont voulu rapprocher de ceux de Zayas, alors qu'il s'agit d'un théâtre de pantins articulés. Pour Goytisolo, Zayas est extrêmement systématique et didactique, et méconnaît les apports modernes d'un Fernando de Rojas ou d'un Cervantes, produisant un « discours non motivé »¹⁰¹ par excellence, bougeant ses personnages en fonction de leur fonction, les abandonnant sans justification quand ils ont servi, et jouant avec les hasards les plus invraisemblables (dans les rencontres ou les coïncidences, par exemple), toutes conventions acceptées à l'époque.

Goytisolo prend comme exemple le topique d'époque de la femme déguisée en homme, et dont s'éprend, à son grand trouble, un homme qui ne reconnaît pas la femme – connue et aimée auparavant¹⁰² – sous le mâle déguisement. Il compare alors le traitement du travestissement et des émotions qu'il suscite chez Lope et chez Zayas.

On notera que le travestissement est un thème récurrent chez Goytisolo, qui l'a toujours passionné et qu'il utilise pour remettre en cause les catégories de genre, et ce, très tôt dans sa production : on citera le personnage de travesti de *Tánger*/Uribe dans *Juegos de manos*¹⁰³ et l'androgynie Claude dans *Duelo en El Paraíso*¹⁰⁴, jusqu'à la *drag Queen-Kong* dans *Juan sin tierra*¹⁰⁵.

Pour nous, ces remarques sont très intéressantes, car elles revendiquent, outre le caractère bien évidemment subjectif de tout centre d'intérêt chez un écrivain, non

⁹⁹ « argumentos-crucigramas » Victor Chklovski cité in J. Goytisolo, « El mundo erótico... », p. 85.

¹⁰⁰ « [la] obliga[ción] [de] vengarse conforme a los criterios sociales de aquel tiempo » J. Goytisolo, *id.*, p. 105.

¹⁰¹ « discurso inmotivado » *id.*, p. 90.

¹⁰² Ce qui est le cas des protagonistes choisis pour les exemples de Goytisolo : il étudie en effet respectivement *El juez de su causa* de Zayas et *Las fortunas de Diana* (1621) de Lope de Vega.

¹⁰³ J. Goytisolo, *Juegos de manos*, Barcelona, Destino, 1954.

¹⁰⁴ J. Goytisolo, *Duelo en El Paraíso*, Barcelona, Destino, 1955.

¹⁰⁵ J. Goytisolo, *Juan sin tierra*, Barcelona, Seix Barral, 1975.

seulement le lien entre roman/création propre et essai/étude sur un objet donné, chez Goytisolo, mais aussi l'intégration, la réutilisation, la « refonte » de cet objet (ici, Zayas et ses thèmes) dans la fiction même de son auteur, soit la mise en pratique on ne peut plus concrète du concept goytisolien d'un « arbre de la littérature » intemporel où puiser à l'envi.

Goytisolo montre ici que Lope de Vega, à la grande différence de l'écrivaine, prend ses distances avec la scène de la reconnaissance de sa femme (Estela ou Diana) par chacun des protagonistes masculins (don Carlos ou Celio) dans les œuvres en question, dénudant le procédé, usé jusqu'à la corde, de la reconnaissance finale, en avouant son invraisemblance intrinsèque. Mais, comme ce procédé est nécessaire à la conduite et à l'existence même du récit, nous dit avec raison Goytisolo, Lope le ridiculise et le parodie, alors que, pour notre auteur, la même scène présentée chez Zayas au premier degré, d'une façon si irréaliste, est ridicule, du moins pour le lecteur d'aujourd'hui... mais aussi pour certains lecteurs de l'époque, plus en avance que d'autres sur leur temps, plus « modernes » dans leurs exigences, face à un canevas qui commençait alors de tomber en désuétude. La modernité d'un procédé, rappelle alors Goytisolo en accord avec Todorov, est liée à son degré d'usure par rapport à son usage dans un laps de temps donné.

Mais alors, se demande le lecteur, l'œuvre de Zayas aurait dû rester, comme il l'écrit, « [dans] cet immense panthéon d'œuvres répétées, mortes avant que de naître, qui n'enlèvent ni n'ajoutent rien au corpus général des œuvres publiées auparavant »¹⁰⁶.

D'après tout ce que nous dit Goytisolo dans la première moitié de son essai, à propos de la pauvreté de l'audace scripturale de l'écrivaine des *Desengaños* par rapport à son temps, on peut légitimement se demander quel est alors l'apport de Zayas à l'« arbre de la littérature », qui fait que Goytisolo s'intéresse à elle.

Pour Goytisolo, il s'agit d'un thème – et de son traitement – qui l'intéresse au plus haut point dans sa propre œuvre de fiction et de critique : « l'expression de la sexualité féminine et, en général, des valeurs érotiques qui affleurent dans [son] univers narratif »¹⁰⁷, à laquelle Goytisolo trouve un caractère « réellement insolite » pour l'époque, en deuil de la tradition érotique « savoureuse » du Moyen Âge et de la « subversion sexuelle » de *La Celestina*, une thématique qui serait donc éminemment moderne, vu le contexte spatio-temporel dans lequel évolue l'écrivaine espagnole.

Goytisolo commence, dans cette deuxième partie, par rappeler que la présence étonnante de cet érotisme de Zayas embarrasse les commentateurs, qui le passent sous silence avec leur puritanisme celibère coutumier, préférant louer ces histoires modéliques, pourtant désuètes et absolument pas originales. On retrouve là un écho

¹⁰⁶ « [en] ese inmenso panteón de obras reiteradas, muertas antes de nacer, que no quitan ni añaden nada al corpus general de las obras publicadas con anterioridad » J. Goytisolo, « El mundo erótico... », p. 106.

¹⁰⁷ « la expresión de la sexualidad femenina y, en general, de los valores eróticos que afloran en [su] universo narrativo » *id.*, p. 107.

de la propre attitude de Goytisolo, toujours à contre-courant des jugements émis par les critiques en fonction de la Doxa, politiquement incorrect, et destructeur de mythes, notamment littéraires. Il s'en donne à cœur joie, par exemple, dans *Reivindicación del conde don Julián*¹⁰⁸, en s'attaquant aux « écrivains de '98 » les plus intouchables, ou même à Federico García Lorca, mais il s'agit alors des Lorca, Unamuno ou *Azorín* « statufiés » et objets d'hagiographies ineptes.

Il existe aussi une autre parenté entre Zayas et Goytisolo, c'est que, après avoir passé sous silence sa production entre 1966 et 1975, notamment à cause des critiques politiques, historiques et sociales et de sa profession de foi homosexuelle – toutes ces rébellions étant d'ailleurs liées chez Goytisolo –, l'Espagne désormais démocratique a reconnu, malgré tout avec bien des réserves, le legs goytisolien à l'histoire de la littérature, mais en occultant la plupart du temps, comme dans le cas de l'écrivaine du Siècle d'Or, l'aspect sexuel, toujours embarrassant dans son aspect violemment destructeur des catégories de la société contemporaine et de ses revendications de l'intime comme pesant sur le social.

Goytisolo rappelle ici longuement, avant de se pencher sur le cas de Zayas, que les critiques péninsulaires – mais aussi plusieurs hispanistes étrangers –, influencés par une vision morale judéo-chrétienne, ont toujours poussé les hauts cris, et pas seulement en plein national-catholicisme franquiste, devant la présence de la sexualité dans les pages d'un roman espagnol, quand ils ne l'occultaient tout simplement pas : ces observations de notre auteur reviennent souvent sous sa plume d'essayiste. Dans le cas de María de Zayas, il nous apprend que la plupart des critiques ont parlé de « lubricité » à son propos, comme s'il s'agissait de porter un jugement moral sur une œuvre, en tentant de l'excuser par des arguments tous plus spécieux les uns que les autres.

Goytisolo allègue que l'existence de ces critiques prudes trouve son explication dans le fait que l'Espagnol s'est toujours jugé, du fait de ses racines catholiques et du rejet de son arabité, non porté sur « la chose », l'appétit sexuel effréné étant propre, selon les époques, aux Français ou aux Maures détestés, mais jamais au « carpetovetónico », selon le mot qu'utilise souvent dans son œuvre Goytisolo, et que l'on pourrait traduire, faute de mieux, par « espagnol jusqu'au bout des ongles », équivalent de notre « franchouillard » national ; lequel Espagnol, dit-il en citant le frère Felipe de Meneses, ne connaîtrait pas spontanément le désir : « le penchant pour la sensualité [...] n'est pas naturel à la nation espagnole »¹⁰⁹.

Goytisolo développe souvent dans ses articles, mais aussi dans ses fictions, ce point de vue sur la société espagnole à travers l'histoire, par exemple dans *Juan sin tierra*. Il renverse alors la perspective compassée, et digne des censeurs, de la plupart des critiques, en insistant sur la présence de l'érotisme dans les œuvres de certains écrivains espagnols fort connus, contemporains ou, de manière plus

¹⁰⁸ J. Goytisolo, *Reivindicación del conde don Julián*, México, Joaquín Mortiz, 1970. Nous abrégerons désormais en *Don Julián*, comme le font la plupart des critiques.

¹⁰⁹ « la inclinación a lo sensual [...] no es natural de la nación española » Fray Felipe de Meneses cité in J. Goytisolo, « El mundo erótico... », p. 110.

provocante mais toujours scientifiquement convaincante, issus du passé. Par exemple, pour ce qui concerne les grands classiques, l'Archiprêtre de Hita et son *Libro de buen amor*, qui nous est pourtant parvenu incomplet, du fait de cette prompte censure anti-érotique, en son temps déjà. Goytisolo écrit donc sur l'Espagne de Rojas, sur *La lozana andaluza* et ses traits érotiques, mais aussi sur « l'obsession excrémentielle de Quevedo », de même qu'il a donné, comme il le dit lui-même dans cet essai sur Zayas, un cours sur « Erotismo y represión en la literatura española »¹¹⁰ aux Etats-Unis.

Il s'inscrit alors à la suite des recherches d'un Américo Castro ou d'un Xavier Domingo, le premier étant un chercheur atypique qui l'a beaucoup influencé, à une époque où le franquisme était vivace, le second étant l'auteur de *l'Érotique de l'Espagne*, en 1967¹¹¹. Il s'agit de chercheurs qui essayaient de débusquer les traces, parfois subtiles, de l'érotisme dans une œuvre, quand celui-ci, de toute façon, était peu présent, à cause de ce poids de la religion catholique et du lien inconscient, développé par Goytisolo dans *Don Julián*¹¹², entre la sexualité, homosexuelle ou hétérosexuelle, et l'arabité. Les Arabes, véritables « bêtes », guidées uniquement par leur instinct sexuel sans limites, étaient dangereux, car ils niaient et détruisaient la « civilisation » (hispanique, s'entend...).

Dans ce panorama répressif, l'éros féminin hispanique est tabou, il n'existe même pas ! En effet, la « femelle espagnole » est chaste et pure, c'est une vierge absolue, et toute transgression de cette attitude dans une œuvre littéraire, ou de cette vision mystique, par conséquent, de l'éros de la femme hispanique, comme l'opère Fernando de Rojas avec son personnage de Mélibée, par exemple, est d'une force destructrice incomparable vis-à-vis de la société. Goytisolo voit une illustration de cette transgression, par la revendication de cet éros tabouisé d'ordinaire chez la femme espagnole, dans les œuvres de María de Zayas, mais à un degré certes moindre que chez Rojas.

Il nous rappelle en effet que, pour Zayas, le conflit amour/honneur est majeur et que la virginité de la femme reste son bien le plus précieux, un bien dont la perte peut créer des catastrophes. Mais fallait-il s'attendre à autre chose à l'époque, de la part d'une femme de la classe sociale de l'écrivaine ? En revanche, l'expression de

¹¹⁰ Nous n'avons choisi à dessein des exemples que chez les classiques, et uniquement dans les autres essais de *Disidencias* (« La España de Fernando de Rojas », in *Triunfo*, 30-VIII-1975, « Notas sobre *La lozana andaluza* », in *Triunfo*, n° 689, 10-V-1976, p. 50-55, et « Quevedo: la obsesión excremental », *Triunfo*, n° 710, 4-IX-1976, p. 38-42, respectivement, dans notre édition, p. 17-45, p. 45-77 et p. 143-167), car ils sont le thème primordial du Goytisolo essayiste. La référence à son cours aux Etats-Unis est faite p. 111 de son essai sur Zayas.

¹¹¹ Essai d'abord publié en français à Paris chez Jean-Jacques Pauvert, puis dans une édition augmentée en 1972 en espagnol, toujours à Paris, chez Ruedo Ibérico, sous le titre *Erótica hispánica*.

¹¹² Personnage mi-historique, mi-légendaire, traître suprême à l'Espagne à cause d'un délit d'abord sexuel, l'amour adultère du Roi don Rodrigue pour sa fille, motif fondateur de la destruction de l'« Espagne sacrée », puisque Julián permit aux Arabes d'envahir le territoire espagnol

cet éros est déjà audacieuse pour l'époque, justement, car le respect du « code » d'honneur de la femme n'est qu'« apparent », pour Goytisolo : « Notre écrivaine rend hommage en apparence aux valeurs consacrées, mais [...] elle introduit dans ses récits une attitude morale qui contredit et sape de manière subtile les fondements du code qu'elle respecte de l'extérieur »¹¹³.

Il insiste sur son féminisme qu'il qualifie de « tenace, précurseur », qui en fait la cousine des suffragettes anglaises, et que certains critiques, avant lui, ont su percevoir. Il cite la dénonciation de l'offense habituelle faite aux femmes par la narratrice du fil rouge de l'argument des différents « desengaños amorosos » du *Sarao y entretenimiento honesto* : « puisqu'il ne se joue nulle comédie, ni ne s'imprime nul livre qui ne soit entièrement offensant pour les femmes, sans que l'on puisse en écarter aucune »¹¹⁴. Il voit en Zayas une écrivaine précurseur de l'intellectuelle engagée, comme l'Américaine Susan Sontag ou la Simone de Beauvoir du *Deuxième sexe*. Zayas parle de la condition féminine comme une vraie membre du *Women's Lib*, en tant que « condition de vassal et colonialisme » des hommes vis-à-vis des femmes. Le mythe de la virginité sacrée des femmes, dit-elle à un autre endroit, n'aurait été inventé par les hommes que pour mieux le profaner par le propre mythe de leur vigueur virile, profession de foi que ne renieraient pas aujourd'hui les féministes les plus radicales.

Voyons ici le sort que María de Zayas réserve à cette « crainte » émolliente et délétère de « l'honneur » :

Pourquoi, vains législateurs de ce monde, attachez-vous nos mains pour les vengeances, entravant nos forces par vos fausses opinions, puisque vous nous refusez lettres et armes ? [...] ; et ainsi, en nous tenant assujetties dès notre naissance, vous ramollissez peu à peu nos forces par les craintes de l'honneur, et notre entendement par la pudeur de notre honnêteté, en nous donnant pour épées des quenouilles et pour livres des coussins¹¹⁵.

Il est intéressant de constater que la revendication par Zayas de ce que l'on appelle, de nos jours, l'« égalité de sexes », passe par celle d'une éducation « virile », où ne manquent certes pas les livres, donc la culture et l'instruction, mais aussi les armes, dont l'absence effémine encore davantage les femmes, les affaiblit en les faisant se préoccuper uniquement de ces maudits codes d'honneur et de pudeur. Ailleurs, mais dans le même ordre d'idées, elle écrit *via* son personnage de Matilde, dans *Amor sólo por vencer*, que les hommes prétendent « nous efféminer

¹¹³ « Nuestra escritora rinde tributo en apariencia a los valores consagrados pero [...] introduce en sus relatos una actitud moral que contradice y zapa de modo sutil los fundamentos del código que exteriormente respeta » *id.*, p. 115.

¹¹⁴ « pues ni comedia se representa ni libro se imprime que no sea todo en ofensa de las mujeres, sin que se reserve alguna » María de Zayas citée *in id.*, p. 116.

¹¹⁵ « ¿Por qué, vanos legisladores del mundo, atáis nuestras manos para las venganzas, imposibilitando nuestras fuerzas con vuestras falsas opiniones, pues nos negáis letras y armas ? [...] ; y así, por tenernos sujetas desde que nacemos vais enflaqueciendo nuestras fuerzas con los temores de la honra, y el entendimiento con el recato de la vergüenza, dándonos por espadas ruecas y por libros almohadillas » M. de Zayas citée *in id.*, p. 117.

plus que la Nature ne nous a efféminées »¹¹⁶, avec ce double sens du verbe « afeminar ». Il y a là un raccourci saisissant de l'exigence moderne de déconstruction des genres telle qu'elle a été théorisée par les féministes *queer* américaines, comme Judith Butler et Eve Kosofsky Sedgwick¹¹⁷, et défendue par Goytisolo, tant dans ses fictions que dans ses essais et articles.

Ce qui est d'autant plus remarquable, c'est que, non contente de refuser le simple statut d'« objet », d'« élément passif », que leur assignent les hommes, Zayas – fait remarquer Goytisolo – plaide pour une exigence clairement sexuelle de la femme où « celui-ci [l'homme] peut être également un de ses objets érotiques à elle »¹¹⁸. Nous-même reconnaissons dans ces commentaires l'attitude de Goytisolo dans ses romans, *via* ses narrateurs qui jettent un regard de désir et de possession sur l'homme, sur le mâle, regard érotique peu courant dans le roman ou la nouvelle espagnole de l'époque (années 55-75), depuis les toutes premières fictions, telle la nouvelle « Otoño, en el puerto, cuando llovizna »¹¹⁹ et le regard amoureux posé sur le pêcheur Raimundo, jusqu'aux Arabes croisés par le narrateur Álvaro près des hammams des Gares de l'Est et du Nord à Paris, dans *Carajicomedia*¹²⁰.

Bien entendu, dans le cas des dispositifs goytisoliens, le narrateur est un homme – sauf le cas de la narratrice de *La isla*¹²¹ –, et le regard est donc homoérotique, même implicitement dans ses premiers romans, mais la revendication est la même, et elle est de poids : dire le désir de l'homme comme objet érotique, que l'on soit femme hétérosexuelle au XVII^e siècle ou homme homosexuel au XX^e siècle, deux catégories également brimées et réduites au silence (au moins en 1972), que les deux auteurs tentent de faire entendre. Chez María de Zayas, ce sont les rêves et visions phalliques des héroïnes, telle Jacinta dans *Aventurarse perdiendo*, et trois siècles plus tard, ce sont les mêmes délires et phantasmes dans les romans goytisoliens, où il s'agit de se perdre, comme dans *Juan sin tierra*, dans les moustaches dressées du viril Tariq, « huitième pilier de la sagesse », ou de s'ébaubir devant la grande queue de la fausse mère-grand de *Don Julián*.

Les héroïnes de Zayas disent clairement qu'elles dorment avec leurs amants, qu'elles peuvent être déçues ou frustrées par les prestations de ces derniers, elles comparent leurs satisfactions sexuelles avec différents hommes. Pour notre écrivain du XX^e siècle, Zayas, ici, se montre éminemment « moderne », car elle insiste

¹¹⁶ « afeminarnos más que Naturaleza nos afeminó » M. de Zayas citée *in id.*, p. 118.

¹¹⁷ La théorie *queer*, dont Judith Butler et Eve Kosofsky Sedgwick sont les représentantes les plus connues, se propose de remettre en cause, en s'inspirant du grand mouvement de déconstruction et de protestation nord-américain des années 70, toute catégorisation instituée, normative et répressive des genres masculin/féminin, au profit d'un concept évolutif d'identité mouvante qui englobe aussi la critique d'autres taxinomies (selon la race, le genre, la sexualité...).

¹¹⁸ « éste [el hombre] puede ser igualmente objeto erótico suyo » J. Goytisolo, *id.*, p. 118.

¹¹⁹ J. Goytisolo, « Otoño, en el puerto, cuando llovizna », *Para vivir aquí*, Buenos Aires, Sur, 1960.

¹²⁰ J. Goytisolo, *Carajicomedia*, Barcelona, Seix Barral, 2000.

¹²¹ J. Goytisolo, *La isla*, Barcelona, Seix Barral, 1961.

beaucoup sur le désir de ses protagonistes féminines d'obtenir une satisfaction sexuelle primordiale et extrêmement concrète, différente de celle des hommes que, par ailleurs, elle moque pour leur vanité et leur manquement à leurs devoirs. On songe alors aux relations bien peu satisfaisantes, pour les femmes, décrites dans les romans béhavioristes de Goytisolo, au début des années 60, juste avant la fracture de 1966. Les mâles y sont présentés exactement de la même façon que chez María de Zayas, hâbleurs, lâches et démissionnaires.

La Claudia de *La isla*, à l'autonomie sexuelle revendiquée dans la *Torremolinos jet set* du début des années 60, est la descendante de la mystérieuse dame flamande de *Tarde llega el desengaño*, qui fait de don Jaime son jouet sexuel, inversant le jeu de rôles érotique conventionnel de son époque. Juan Goytisolo veut en quelque sorte inverser/invertir la société : dans le premier récit de *Fin de fiesta*, c'est le mari, dans un couple de Suédois en vacances en Espagne, qui coud à la machine, et ailleurs, c'est la femme, dans le couple, qui conduit la voiture, au grand dam, là encore, des Espagnols. Et, après 1966, notre auteur se déchaîne, que ce soit avec l'ange de *Makbara*¹²² qui a perdu son sexe, ou avec le Petit Chaperon Rouge, qui devient garçon dans *Don Julián*.

Goytisolo subvertit ainsi les valeurs traditionnelles bourgeoises, comme Zayas les valeurs aristocratiques, ce que ne manque pas de faire remarquer notre auteur, pointant du doigt une nouvelle subversion présente chez Zayas, celle des classes par l'expression de l'éros d'une de ses héroïnes. En effet, dans *El prevenido engañado*, doña Beatriz harcèle de son désir un esclave noir, ce qui était extrêmement insolite dans un récit de l'époque. Dans *Juan sin tierra*, ce sont les esclaves noirs de Cuba que le narrateur veut voir lui faire subir les derniers outrages et, curieusement, dans *La isla*, une touriste américaine se plaignait, qu'après avoir dansé avec elle une demi-heure, son danseur noir « n'était même pas excité ». Et de rajouter, fidèle au cliché du Noir, hypersexuel par rapport au blanc : « A un Blanc, c'est quelque chose que je pardonne encore, mais à un Noir... »¹²³. Or, coïncidence ou non, doña Beatriz agit de la même sorte avec le noir qui n'en peut mais, face à cette nymphomane. De plus, dans les premiers romans de Goytisolo, déjà, on pouvait lire l'attrait – encore inconscient sur le plan sexuel, certes – pour la « racaille », pour les pauvres, les parias, les déclassés, mais à la différence de la très conservatrice Zayas, sur tous les autres plans que le plan sexuel !

Puisqu'il s'agit alors, dans le cas de Goytisolo, d'homosexualité, on remarquera que María de Zayas non plus n'est pas en reste de ce point de vue-là, dans ce que l'on pourrait croire être l'apanage de notre écrivain, ce qui est plus surprenant encore pour l'époque. Goytisolo nous apprend ainsi que, dans *Mal presagio casar lejos*, l'héroïne, doña Blanca, soupçonnant chez son mari l'existence d'une maîtresse, car celui-ci se montre de moins en moins enclin à l'honorer, le découvre

¹²² J. Goytisolo, *Makbara*, Barcelona, Seix Barral, 1980.

¹²³ « A un blanco se lo perdono todavía, pero a un negro... » J. Goytisolo, *La isla*, p. 206 (éd. citée 1982).

par hasard dans les bras de son page. Et Goytisolo de citer : « Elle vit couchés dans le lit son époux et Arnesto, dans des plaisirs si vicieux et si abominables qu'il est vilénie, non seulement d'en parler, mais simplement d'y songer »¹²⁴. Cette scène nous rappelle particulièrement une découverte quasi équivalente dans *Señas de identidad* entre une femme professeur de piano et son élève préféré, qui part finalement avec le propre fils de cette dernière.

On trouve donc, dans ces deux auteurs, une même subversion de la société, d'abord par le sexe partagé avec une classe sociale inférieure, ensuite par le caractère homoérotique de cette relation, qui redouble en quelque sorte le scandale. Goytisolo insiste sur la rupture que représente chez notre écrivaine cette scène – rarement commentée par les critiques –, tant d'un point de vue de la norme littéraire que de la norme sociale de l'époque : d'où son audace à plus d'un titre, face au modèle littéraire et face au modèle social. Par conséquent, face à un événement « inédit » de la sorte, doña Blanca ne sait comment réagir, nous dit Goytisolo : elle brûle le lit du péché, comme les censeurs, plus tard, voulurent en quelque sorte « brûler » *Don Julián*, pour faire disparaître totalement la chose en réduisant en cendres ce qu'elle « dit ». Goytisolo ne tranche pas quant au sens de cet autodafé, mais nous voyons dans la réaction de la pure doña Blanca, ici, non pas un reflet de María de Zayas, mais plutôt de l'opinion publique qui ne sait comment réagir, devenant elle-même interdite face à cette action « sans code », proprement « invraisemblable », socialement comme littérairement.

Goytisolo met également en relief la violence de cet érotisme, « sadique » avant l'heure, même si pour lui, justement, la littérature espagnole n'a jamais engendré de Sade, à la différence de leurs si vicieux voisins, les Français, à cause du tabou moral pesant sur les lettres ibériques au cours des siècles. Sans en faire une écrivaine précurseur du Divin Marquis, Juan Goytisolo liste les différentes scènes qui peuvent s'en rapprocher chez Zayas, insistant sur ce qu'elle met elle-même en relief par l'intermédiaire de détails soignés et manifestement écrits avec jubilation : du côté du sadisme, on citera, à la suite de Goytisolo, un viol avec la menace d'un poignard, et la saignée fatale de la victime pour qu'elle meure « à petit feu » – dans au moins deux récits, dont celui de la pauvre doña Blanca –, mais aussi : une décapitation avec vol de la tête de l'infortunée – plusieurs fois, ce qui montre une véritable obsession auctoriale inconsciente –, vol proche du fétichisme, ou une exhibition des blessures sur son corps nu par l'héroïne, proche du binôme exhibitionnisme/voyeurisme.

Or, Goytisolo, de ce côté-là, est aussi orfèvre en la matière : sadisme, fétichisme, exhibitionnisme et voyeurisme courent tout au long de ses romans, de manière inconsciente dans les premiers, et pleinement consciente et provocatrice à partir de la fin des années 60 et, particulièrement, de *Don Julián*. Avant 1966, on peut citer les rapports sado-masochistes, l'un n'allant pas sans l'autre, des adolescents de

¹²⁴ « Vio acostados en la cama a su esposo y a Arnesto, en deleites tan torpes y abominables, que es bajeza, no sólo decirlo, mas pensarlo » M. de Zayas citée in J. Goytisolo, « El mundo erótico... », p. 126.

Duelo en El Paraíso ou de *La resaca*¹²⁵ ; l'exhibition des jeunes corps musclés et nus sur les plages désertes, complaisamment décrits par le narrateur ... et regardés par les voyeurs des plages de cette société franquiste réprimée sexuellement, dans *Para vivir aquí*, par exemple ; ou celle des corps tourmentés, saignants et meurtris, dans *Juegos de manos* ; sans oublier le fétichisme : focalisation sur le *jean* d'un bel adolescent des bas quartiers, ou sur le rude lit, aux draps froissés après l'amour, d'un robuste pêcheur...

C'est aussi dans ces scènes-là que, pour Goytisolo, Zayas s'éloigne le plus de l'écriture topique de son temps, la rendant légèrement parodique ou simplement plus personnelle, et c'est bien ce que Goytisolo fait lui-même, plus franchement encore que Zayas, quand il parodie le style de la propagande franquiste dans la restitution des dialogues de certains personnages, dans ses toutes premières œuvres, ou même sans guillemets aucuns dans *Señas de identidad*, puis lorsqu'il s'attelle à une remise en cause beaucoup plus ardue en laissant de côté, dès 1966, le langage désormais dogmatique du militantisme antifranquiste, caduc, stérile et qui s'est mué lui-même en simple « rhétorique inversée » du langage des Vainqueurs de 1939.

Nous insistons sur le fait que Goytisolo ne fait pas de Zayas, *in fine*, et en opposition avec ce qu'il avait dit dans sa Première Partie, une subtile rebelle dans son écriture, à la différence de lui-même après 1966, mais il insiste bien, en revanche, sur l'audace thématique, malgré « le style guindé et inerte » de l'écrivaine : comme lui-même, pensons-nous, était déjà audacieux dans ses écrits d'avant 1966, pour ce qui est de ses obsessions érotiques, via une écriture assez conventionnelle, au moment où ces deux rebellions, langagière et sexuelle, allaient dorénavant se réunir à partir de cette date clef en une audacieuse et novatrice stratégie d'écriture.

Tout en rappelant, dans la conclusion de son article, que, à la différence d'un critique comme Agustín Amezúa, il ne faut pas voir un « document social ou *costumbrista* » de son époque dans les œuvres de María de Zayas, Goytisolo rappelle tout de même, à notre avis fort opportunément, que le lien de ces petites histoires d'amour(s) finement salées et « rocambolesques » – avant l'heure, s'entend – avec l'histoire, « la grande », existe néanmoins. Écoutons plutôt l'analyse qu'en fait Goytisolo :

Les allusions à la lutte [de l'Espagne] contre le Portugal et au soulèvement de la Catalogne, ainsi qu'au tour désastreux pris par les guerres contre la France, révèlent son malaise dû à la perte de l'esprit chevaleresque et de l'âme combative, et, fidèle à ses convictions féministes, elle l'attribue au mépris et à l'abandon dans lesquels les hommes tiennent les femmes¹²⁶.

¹²⁵ J. Goytisolo, *La resaca*, Paris, Librairie Espagnole, 1958.

¹²⁶ « Las alusiones a la lucha [de España] con Portugal y el levantamiento de Cataluña, así como el rumbo desastroso de las guerras con Francia revelan su desazón por la pérdida del espíritu caballeresco y ánimo combativo, y, fiel a sus convicciones feministas, lo achaca al desdén y abandono en que los hombres tienen a las mujeres » J. Goytisolo, « El mundo erótico... », p. 132.

Ce n'est pas, malgré tout, que María de Zayas soit ce que l'on pourrait qualifier de nos jours, et ici anachroniquement, une « progressiste », ni même une « libérale » au sens plus ancien du terme, car, excepté son féminisme, elle est plutôt en accord avec les valeurs de son temps les plus conservatrices : elle est xénophobe et raciste, surtout anti-Flamands et anti-Portugais, mais aussi anti-Maures et anti-convers... Pour elle, le Maure Hamete est nécessairement un traître, qu'elle décrit avec un racisme naïf désarmant dans l'une des nouvelles.

Il est amusant de voir que la même traîtrise topique, dans la Péninsule et sa littérature, de l'Arabe vis-à-vis des Espagnols sera revendiquée, comme on le sait désormais, par un beau mouvement d'inversion, dans les écrits de Goytisolo, fictions, mais aussi essais (cf. *Crónicas sarracinas*¹²⁷ et la récupération de l'arabité de l'Espagne). Ajoutons les *a priori* de Zayas en bonne « vieille chrétienne » contre la valetaille, des « animaux domestiques », pour l'une de ses héroïnes. Elle s'oppose donc, de ce point de vue-là, à nouveau, à Goytisolo, comme pour l'essentiel de son écriture. Mais ses thèmes érotiques dépassent, pour notre auteur, ces opinions réactionnaires, et fort répandues alors, et restent néanmoins ceux d'une audacieuse et libre femme de lettres, encore maintenant, selon Juan Goytisolo. En effet, selon lui, comme il le dit en conclusion :

Dans un pays dont la littérature a servi depuis des siècles de courroie de transmission – souvent admirable – à l'institutionnalisation de ses complexes et de ses frustrations sexuelles, les nouvelles de María de Zayas se distinguent de manière toute particulière et nous touchent encore par l'insolence de leur défi insolite et audacieux¹²⁸.

Certains objecteront que la présence de la femme et la défense de sa sexualité ne sont pas très présentes dans les romans et fictions de Goytisolo : or, c'est un cliché, de ceux que notre auteur, justement, combat vaillamment. Les exemples que nous avons déjà donnés plus haut pour certaines situations comparables à celles des nouvelles de Zayas le prouvent assez. Avant 1966, surtout, et particulièrement dans les romans des années 50, Goytisolo présente des femmes dont le désir est bâillonné par le franquisme, ce désir n'en surgissant parfois que plus violemment derrière la frustration : lorsqu'elles sont en butte à l'égoïsme ou à la lâcheté des hommes, elles tentent de se libérer d'eux ou de les prendre à leur propre piège.

Dans les fictions du début des années 60, les femmes de Goytisolo, trompées par leur mari, mal, peu ou pas honorées, comme l'androgynie Claude dans *Duelo en El Paraíso*, déjà, ou Claudia dans *La isla*, sont des femmes modernes, libres (mais à quel prix, parfois), qui conduisent, on l'a vu, leur vie comme leur voiture, des femmes quasiment « viriles », ce qui, au vu de tout ce que l'on a déjà observé,

¹²⁷ J. Goytisolo, *Crónicas sarracinas*, Madrid, Ruedo Ibérico, 1981.

¹²⁸ « En un país cuya literatura ha servido desde siglos de vehículo transmisor –a menudo admirable– a la institucionalización de sus complejos y frustraciones sexuales, las novelas de María de Zayas se destacan de modo señero y nos conmueven aún con la frescura de su insólito y audaz desafío » J. Goytisolo, *id.*, p. 134.

n'étonnera guère le lecteur. Parfois, elles fantasment, comme des hommes, sur un homme au *jean* moulant ses fesses viriles, ou « se paient » un amant d'un soir.

L'autopsie du couple bourgeois des histoires de *Fin de fiesta* ou de *Para vivir aquí*, en lien avec la faillite d'un système socio-politique, est impitoyable. Après 1966, l'homosexualité masculine prend davantage de place explicite dans les romans de notre auteur, plutôt que l'expression de la répression de la sexualité féminine, et les femmes disparaissent quelque peu, même si, pour autant, elles ne sont pas totalement absentes du tissu textuel. On citera donc l'hommage à sa jeune traductrice décédée soudainement, Joëlle Lacor, dans *La cuarentena*¹²⁹, jusqu'à un nouvel hommage particulièrement émouvant, dans le dernier « roman »/autofiction en date de notre auteur, à sa femme Monique, après sa mort d'un cancer, dans *Telón de boca*¹³⁰.

On notera également que Juan Goytisolo a écrit d'autres articles sur des femmes écrivains et/ou des femmes engagées, en nombre suffisant pour que l'on puisse en tirer des remarques sur la cohérence de son propos : rendre hommage à celles qui, dans leur livres ou par leur action, ont revendiqué comme Zayas de l'audace par rapport à leur temps, notamment et particulièrement dans ce qui constitue leur sexualité propre et leur désir de l'assumer en liberté. Goytisolo voit, *a priori* curieusement, ce type de femme libérée dans Sor Juana Inés de la Cruz, qu'il évoque à partir de la critique qu'il fait du livre d'Octavio Paz, *Sor Juana Inés de la Cruz o Las trampas de la fe*¹³¹, que la brièveté de cet article nous empêche de développer.

Enfin, on notera l'importance de l'article « Remedios de la concupiscencia según Fray Tierno », où Goytisolo synthétise ses différentes idées sur la société espagnole, franquiste, mais aussi d'avant le franquisme, idées que l'on retrouve dans l'article sur María de Zayas, et qui sont, pour résumer : « le caractère intangible de la famille et la sacro-sainte "mission biologique" de la femme »¹³². Il met en relief, en revanche, avec la fin du franquisme, le développement des luttes féministes ou la prise de conscience des mouvements de libération *gays*. Malgré tout, la gauche rétrograde est incarnée pour lui par un Enrique Tierno Galván, maire socialiste entre 1979 et 1986, à Madrid, personnage mythifié et à l'époque

¹²⁹ J. Goytisolo, *La cuarentena*, Barcelona, Mondadori, 1991.

¹³⁰ On sait en effet que Goytisolo était marié à Monique Lange, tout en étant homosexuel : situation libre et assumée par les deux membres du couple, et présentée/suggérée de manière tendrement ironique par Monique Lange elle-même, par exemple dans *La plage espagnole [Rue d'Aboukir et autres récits]*, Paris, Gallimard, 1962.

¹³¹ J. Goytisolo, « Sor Juana: Una heroína de nuestro tiempo (Notas sobre *Sor Juana Inés de la Cruz o Las trampas de la fe*, de Octavio Paz) », in *Quimera*, Barcelona, n° 86, 1987, pp. 20-27, repris dans *El bosque de las letras*, p. 45-71. Le livre de Paz est paru en 1982 à México, au Fondo de Cultura Económica, mais venait de connaître alors une réimpression.

¹³² « la intangibilidad de la familia y la sacrosanta "misión" biológica de la mujer » J. Goytisolo, « Remedios de la concupiscencia según Fray Tierno », in *Triunfo*, repris dans *Libertad, libertad, libertad*, Barcelona, Anagrama, 1978, éd. citée *Pájaro que ensucia su propio nido*, Barcelona, Mondadori, 2003, p. 101.

profondément aimé, mais que Goytisolo juge réactionnaire d'après ses déclarations, comme celle-ci : « la création de mouvements féministes indépendants des partis constitue, selon lui, “un cas très clair de déviance révolutionnaire” »¹³³.

Quant au couple issue de cette Révolution, s'il est, selon Tierno Galván, à réinventer, le couple homosexuel, coupable de désordres car uniquement basé sur l'instinct, en est exclu : les droits accordés aux homosexuels remplissent Tierno Galván d'horreur, car ils contreviennent à l'ordre social immuable. Ce qui nous intéresse, ici, c'est de voir que Goytisolo relie cette intolérance contre les homosexuels à celle concernant la sexualité féminine, puisque, dans ses réponses, Tierno fait déjà lui-même l'amalgame entre les deux sexualités. D'où les corollaires qu'en tire Goytisolo, exprimés de manière volontairement provocante :

Imaginons son horreur [celle de Tierno Galván] face aux manifestations de ces foules de femmes qui [...] proclament joyeusement sur tous les toits leur abominable condition d'adultères ou face à la fellation digne d'apothéose d'un couple *gay* pendant les Journées Libertaires du Parc Güell, en présence de deux cent mille personnes¹³⁴.

D'où, enfin, sa conclusion, que l'on peut rapprocher de son commentaire de l'œuvre de María de Zayas :

L'existence d'un élan sexuel rebelle au puritanisme normatif des théologiens et des porte-parole de la prétendue idéologie progressiste est donc un défi salutaire aux intentions de ceux qui [...] refusent de prendre en compte les désirs et les aspirations des êtres humains réels et concrets pour en faire un troupeau châtré et docile sur lequel asseoir leur pouvoir. [...] [I]l faut se rappeler qu'un peuple adulte, c'est-à-dire un peuple dont les membres apprendront à disposer librement de leur corps, sera un peuple qui acceptera difficilement qu'on lui impose des lois et des formes politiques d'oppression¹³⁵.

¹³³ « la creación de movimientos feministas independientes de los partidos constituye, en su opinión, “un caso muy claro de desviación revolucionaria” » C'est l'une des réponses d'Enrique Tierno Galván à une interview, in Fernando Ruiz y Joaquín Romero, *Los partidos marxistas. Sus dirigentes. Sus programas*, Barcelona, Anagrama, 1977, p. 131-147, que cite Goytisolo, *id.*, p. 105. La référence est donnée par Goytisolo.

¹³⁴ « Imaginemos su horror [de Tierno Galván] ante las manifestaciones multitudinarias de mujeres que [...] proclaman alegremente a los cuatro vientos su abominable condición de adúlteras o la felación apoteósica de una pareja gay durante las Jornadas Libertarias del parque Güell en presencia de doscientas mil personas » J. Goytisolo, « Remedios de la concupiscencia... », p. 110-111.

¹³⁵ « La existencia de un impulso sexual rebelde a la normatividad puritana de los teólogos y portavoces de la supuesta ideología progresista es pues un desafío saludable a los propósitos de quienes [...] rehúsan tener en cuenta los deseos y aspiraciones de los seres humanos reales y concretos para transformarlos en un rebaño castrado y dócil sobre el que asentar su dominio. [...] [C]onviene recordar que un pueblo adulto, esto es, un pueblo cuyos miembros aprendan a disponer libremente de sus cuerpos, será un pueblo que aceptará difícilmente que se le impongan leyes y formas políticas opresoras » *id.*, p. 111.

Le lien entre la défense de la sexualité féminine et celle de l'homosexualité est alors on ne peut plus clair. Certes, le thème de l'homosexualité n'est pas très présent dans ses essais et articles, à la différence de ses fictions, où on a vu qu'elles prolifèrent, car il considère que la sienne est d'abord une affaire intime et non point collective, et qu'il l'a suffisamment expliquée dans son autobiographie ou dans ses fictions, par le biais de la « mise à distance » littéraire. Pour autant, ce thème n'en est pas totalement absent. Goytisolo traite en fait l'homosexualité, quantitativement et qualitativement, de la même manière que la sexualité féminine. Il ne rechigne ainsi absolument pas à la mentionner comme quelque chose de naturel, à l'étudier et à la défendre, à propos d'écrivains comme José Lezama Lima, Jaime Gil de Bidema, Severo Sarduy et tant d'autres, et ce, très tôt, au regard de l'époque répressive où il écrit.

Mais Goytisolo traite ce sujet du moment qu'on ne l'étiquette pas « écrivain gay » ou communautariste, parce que pour lui, justement, les répressions de l'homosexuel et de la femme sont bel et bien une seule et même répression plus vaste, qui englobe la sexualité, donc *les* sexualités, et leurs marges. Et, aussi, toutes les marges opprimées, comme les minorités ethniques, raciales ou religieuses. C'est pourquoi nous avons voulu voir dans les pages consacrées à María de Zayas un exemple de sa propre prise de position envers une sexualité opprimée.

Mais, là encore, son rejet de toute ghettoïsation et de toute taxinomie réductrice, de toute « prison » stéréotypée, fait que Juan Goytisolo ne parle pas uniquement des homosexuels, mais de tous les « parias », qu'il englobe dans une seule caste réprimée par les mythes et les stéréotypes, mais aussi par les lois et les coups de matraque. D'où le lien profondément original entre Zayas et Goytisolo, via cette parenté dans la nature partagée de parias. Femmes et homosexuels, Arabes, Noirs et Juifs, même combat !, semble nous dire Goytisolo.

Pour conclure, nous dirons que, bien entendu, chaque écrivain, chaque individu est unique, et Zayas développe, d'une part un racisme – surtout d'époque, mais cela ne l'excuse en rien – qui n'est absolument pas celui de Goytisolo, et d'autre part, une imitation sans génie de modèles littéraires en passe d'obsolescence. Il y a là deux grandes différences avec l'*aggiornamento* personnel et générationnel de notre écrivain, dès 1966, et son combat acharné contre les préjugés raciaux. Malgré tout, les ressemblances entre Zayas et Goytisolo, et l'empathie de ce dernier avec d'autres femmes écrivains, ou d'autres femmes « libres », est patente. On pourrait presque s'écrier : « María, c'est vraiment lui ! ».

En effet, on a vu que Goytisolo, en se penchant sur cet arbre de la littérature et en mettant en pratique cette intertextualité, cette relecture et cette réécriture d'« écrivain(e)s » considéré(e)s comme « amis », même à travers la distance des siècles, et en parlant tout particulièrement de María de Zayas, parlait bel et bien de lui. Mais, n'est-ce pas le lot de tout écrivain ou de tout critique ? Pensons aux autres « doubles » de Goytisolo, masculins ceux-ci, que sont, ailleurs, Blanco White, Cernuda ou Jean Genet. De plus, le regard qu'il porte sur l'écrivaine est le regard d'un homme du XX^e siècle sur une femme du XVII^e siècle, subjectif à

l'extrême¹³⁶, puisque les spécialistes de María de Zayas que nous avons consultés nous ont assuré qu'il était le seul à dire cela d'elle et à trouver tout ce qu'il avait trouvé, même si une réévaluation de son féminisme s'opère depuis quelques années.

Tout regard est donc personnel, c'est entendu, puisque, selon le spécialiste de la lecture qu'est Vincent Jouve, « l'œuvre se prête [...] à différentes lectures » ; cependant, il ajoute aussitôt : « Mais elle n'autorise pas n'importe quelle lecture. La liberté du lecteur est elle-même codée par le texte »¹³⁷. On ne saurait dire alors pour quelle raison on refuserait celui de Goytisolo au seul prétexte qu'il est différent. Seules comptent les justifications de ce regard, qui ici sont convaincantes, particulièrement par rapport aux *a priori* des époques, aux vulgates et autres mythes, clichés et légendes sur la société et la littérature espagnole – particulièrement, pour ce qui concerne le cas de María de Zayas, sur ce que *pouvait* ou *devait* écrire une femme à l'époque.

Il s'agit donc d'un regard anticonformiste et scientifique dans le même temps, salutaire comme purent l'être en leur temps les apports d'un Barthes, d'un Foucault ou d'un Derrida, qui pensèrent à revers de leur temps pour en décoder les stéréotypes de fonctionnement. La seule conclusion possible, c'est donc, comme on vient de le voir, que tout écrivain s'écrit en écrivant sur les autres et, dans le cas de Goytisolo, l'extrême cohérence de son propos, tant réflexif que romanesque, le prouve de manière saisissante : notamment avec cette défense de la sexualité de la femme du XVII^e, que Zayas développe de manières diverses, et que Goytisolo voit en fait comme celle de l'homosexuel du XX^e, c'est-à-dire en tant que combat, à la portée véritablement socio-politique, à mener sans relâche. L'intertextualité entre les deux écrivains réside autant dans la vie que dans l'œuvre, et les liens textuels entre les deux créateurs, même s'ils ne sont que thématiques, établissent une parenté forte et convaincante, que Goytisolo débusque chez Zayas, puis développe dans ses propres œuvres, critiques et fictionnelles, avec vraisemblablement, dans le cas des fictions, une plus ou moins grande conscience de son propre mimétisme par rapport à « María ».

Cette complicité avec cette femme dans la rébellion est bien là son propos le plus original, et un apport qui empêche définitivement de faire de Juan Goytisolo un homme de ghetto, un égoïste ou un misogyne. Enfin, si cette vision, médiatisée par Goytisolo, d'une María de Zayas en *pasionaria* moderne de l'érotisme féminin revendiqué nous semble si intéressante, il ne faut pas oublier non plus qu'elle a à supporter une nouvelle médiatisation, la nôtre, je veux dire, enfin, « la mienne » de lecteur et d'homme. Et, comme je ne veux pas vous laisser en reste et vous laisser vous en tirer à si bon compte, vous qui avez bien voulu m'écouter, je vous dirai

¹³⁶ Regard influencé profondément, à l'époque des années 70, par les formalistes russes, comme les références des notes de Juan Goytisolo à son texte le prouvent (cf. *Notas*, « El mundo erótico... », p. 135-141).

¹³⁷ Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le texte*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 15.

qu'il y a une troisième médiation et une troisième lecture, c'est la vôtre, à l'issue de cette lecture. Quelle image de Goytisolo et de María de Zayas vous serez-vous formée ? A vous de répondre, en toute liberté...

Emmanuel LE VAGUERESSE